

c'est cet égoïsme, que j'avoue très humblement, qui me pousse à écrire, dans tout le décousu de ma profonde douleur, les lignes suivantes. Mais du moins, ce qui rachètera ma faute, c'est ma volonté d'exalter mon vénérable bienfaiteur. Il est temps, d'ailleurs, que j'explique une partie de ma conduite.

Lorsque, il y a quelques années, je commençai d'écrire dans différents journaux du Canada, M. l'abbé Thérien et M. le juge de Montigny me dirent :

— Gardez l'indépendance que vous montrez en vos écrits, parce qu'elle est le résultat de votre attachement aux immuables principes de la religion. *Encouragez toujours et par tous les moyens, nos jeunes écrivains canadiens* : il vous en cuira ; mais ne vous laissez pas détourner. Que si, par hasard, ils attaquaient l'Eglise ou la religion, combattez sans peur les idées mauvaises, mais restez charitable envers la personne.

C'étaient les recommandations de l'immortel Pie IX ; cela cadrerait avec mon caractère, et je dois dire que fréquemment, je lissais à ces nobles protecteurs les articles que je destinais à la publicité : il y eut, souvent, des corrections, des atténuations, parfois aussi des aggravations apportées par eux à ces écrits.

Je ne regrette donc rien de ce que j'ai cru devoir faire pour pousser nos jeunes écrivains des deux sexes : si j'ai été critiqué, même par des amis, il y a longtemps que j'ai pardonné, comme je les prie, amis ou adversaires—car je n'ai pas d'ennemis : je veux dire que je ne hais personne, même ceux qui, maintenant encore, me font le plus de mal—comme je les prie, dis-je, de me pardonner.

On alla jusqu'à dire que je prônais l'admiration mutuelle : la volumineuse correspondance avec nos jeunes écrivains à laquelle je me suis astreint sans la moindre rétribution—j'oserais le dire pour tout mon travail ici—prouve amplement la fausseté de cette affirmation. J'encourageais vivement par la voie du journal nos aimables écrivains : mais par mes lettres, je leur faisais voir leurs fautes, leur signalais les écueils ou les beautés de la littérature. Ils peuvent en témoigner. Et je prétends que c'est le meilleur moyen de guider ceux qui s'essayaient.

De la sorte, je ne les froissais pas, je ne les humiliais point inutilement.

Quand j'écrivais contre le rôle néfaste de la Juiverie en tous pays, je disais à M. l'abbé :

— Vous savez que je n'attaque aucun individu en particulier : je me crois obligé, comme catholique, d'attirer l'attention sur la pente dangereuse sur laquelle glissent certains organes. Mais si je le fais, je sais que je m'expose gravement, à cause de l'étroitesse d'idées de certains personnages.

— Avez-vous peur ? me répondit le bon prêtre.

— Vous le savez, M. l'abbé, lui repartis-je.

— Alors, continuez. La façon même dont vous êtes traité justifie pleinement votre entière indépendance. Souvenez-vous, d'ailleurs, que la plume d'un écrivain chrétien ne peut être liée, et que la vôtre n'est pas vendue. Ah ! notre ville de Montréal, le Canada, les Etats-Unis, sous le triste prétexte de liberté pour tous, ont ouvert leurs portes toutes grandes à ces gens néfastes : ils reconnaîtront un jour leur erreur. Fasse Dieu que ce ne soit pas trop tard !... Non pas que je hais les Juifs ou que je veuille la persécution contre eux : les Papes, et, vous en avez été témoin, Pie IX lui-même, protégeaient les Juifs. Mais un Etat bien ordonné, bien gouverné, est obligé de prendre certaines mesures de préservation, sans que ces mesures puissent aucunement être qualifiées de vexatoires, et en réalité elles ne le sont pas. C'est pourquoi il est bon, il est nécessaire, que vous dénonciez le péril juif, quoi qu'il doive vous en coûter sous le rapport de la situation, et puisque vous y êtes bien décidé. Dieu, soyez-en sûr, saura y pourvoir.

— De ceci, Monsieur l'abbé, j'ai la preuve convaincante dans votre admirable charité.

C'était vrai. Mais aujourd'hui, que le dénouement prévu est arrivé, la maison que nous appelions la maison du Bon Dieu est fermée, le saint prêtre n'est plus là !...

Et voyez la coïncidence : c'est précisément le jour de sa mort que j'ai été vaincu, humainement parlant :

non point que je rende les armes : on m'abat, on me réduit.

Une autre fois, je lui disais les reproches amers que l'on me faisait à cause de l'affection et de la gratitude que je témoigne à l'hon. ministre des Travaux Publics. Des personnages éminents m'avaient dit leur étonnement, leur indignation même, d'autant plus que ce ministre était, soutenaient-ils, notoirement hostile à la religion et aux prêtres.

Cela se passait bien avant qu'il fût ministre ; mais ce fut bien pis après.

— Vous ne vous mêlez point de nos luttes politiques, me dit le vénérable ecclésiastique, vous faites bien. Il y a de très bons chrétiens dans chacun de nos deux grands partis. Je sais—vous le constatez depuis longtemps—que le libéralisme d'Europe pénètre lentement, mais sûrement, dans notre peuple jusqu'ici si profondément religieux. Vous et moi, nous en déplorons certaines causes. Mais M. T... n'est pas un impie, ce n'est pas un pourfendeur de cléricisme ; il est catholique, il ne craint pas de le montrer. Un grand malheur chez presque tous nos hommes publics, c'est de ne point assez connaître la religion. Quand il leur arrive de pécher, c'est bien plus par ignorance que par méchanceté. Restez reconnaissant, bien que ce monsieur n'ait eu que l'intention de vous faire du bien : si la reconnaissance vous renvoie à quelques siècles en arrière, qu'est-ce que cela fait ?

C'est ainsi que ce bon prêtre débordait toujours de charité : son testament même n'est qu'un acte de charité. Il avait des paroles pleines d'indulgence pour les écrivains hostiles à la religion (il avait connu plusieurs d'entre eux tout jeunes), tout en blâmant leurs écrits.

— Qui sait, me disait-il ce qu'ils ont souffert ? Et, peu éclairés dans la religion, ou faibles dans leurs principes, ils ont cru devoir rendre responsables de leurs déboires la religion et Dieu même, ne se souvenant pas que la religion est absolument indépendante des hommes, des prêtres, de toute créature. Il faut donc être très indulgent envers eux personnellement.

S'il m'arrivait de lui faire observer combien il est dur, parfois, à de pauvres ouvriers, d'être à la merci d'un être grossier, impudent, n'ayant que le blasphème à la bouche, et devenu, sans qu'on puisse en comprendre la raison, directeur d'une industrie ; ou encore d'un maître brutal dont l'éducation mal soignée perce dans sa hauteur stupide devant celui qui paraît pauvre :

— De tout temps, en tous pays, me disait-il, la richesse a été placée, par beaucoup, bien au-dessus de la naissance, des talents, de l'éducation. Vous vous rappelez le célèbre *Donec felix eris* de Virgile. Cependant, il faut bien l'avouer, jamais ce sentiment faux n'a été plus répandu qu'en notre pays. Ici, la fortune procure tout, fussiez-vous l'être le plus borné de la création. Voilà pourquoi vous constatez tant de bassesse d'une part, tant de morgue de l'autre. Heureux l'homme enrichi qui sait se rappeler sa modeste origine, et garder un cœur bon et compatissant, au lieu d'une pièce d'or dans la poitrine ! C'est le propre de l'homme de caractère, obligé de vivre avec des individus comme ceux dont vous me parlez, de savoir conserver sa dignité, la fierté chrétienne qui distingue tout catholique, tout en pardonnant toujours les incessants et inévitables froissements de ce contact. — Pour vous, soyez bon envers tous, mais surtout envers le malheureux.

Ma plume sera-t-elle baillonnée ou asservie ? — Jamais !... — Sera-t-elle brisée ? — Je ne sais.

Dieu conduit les événements et les hommes. Je ne sais ce que je ferai demain.

Suivant les paroles, mais surtout les grands exemples de mon bienfaiteur, je me suis efforcé de combattre le bon combat. Et si je suis brisé, du moins je ne me rends pas.

Quant à lui, sa mémoire vivra éternellement, parce qu'il était le Père des Pauvres, le Protecteur des petits enfants abandonnés ; et sa charité s'étendait sur tous ceux qui souffraient.

In memoria aeternā erit Justus !

FIRMIN PICARD.

PUIS-JE OUBLIER !

*Puis-je oublier ! Au-dessous du bocage,
Dans le ciel bleu, court l'astre de la nuit ;
Seuls, le ruisseau, la brise et le feuillage
Font quelque bruit.*

*L'un près de l'autre assis sur la verdure,
J'entends soudain, sous le grand peuplier,
Le doux avenu que ta lèvre murmure...
Puis-je oublier ?*

*Puis-je oublier ! Une vaine espérance
Berce mon cœur de rêes superflus ;
De tes serments je pleure l'inconstance :
Tu n'aimes plus !
O mes vingt ans, souvenirs d'allégresse,
Amour éclos sous le grand peuplier,
Mon cœur flétri trouve en vous de l'ivresse...
Puis-je oublier ?*

VITAL LAFLEUR.

Montréal, août 1899.

LE JARDIN PUBLIC DE BOSTON

Il y a longtemps que je n'ai plus eu le plaisir d'écrire dans LE MONDE ILLUSTRÉ, et je voudrais, chers lecteurs, vous donner une idée de la beauté de notre jardin public, immense corbeille de fleurs jetée au milieu de la ville comme pour inviter la population à venir en respirer le parfum.

Les allées sont larges, spacieuses, couvertes d'un beau sable fin qui amortit le bruit des pas ; elles viennent toutes finir aux pieds de la statue du père de l'Indépendance américaine, le général Georges Washington.

C'est une promenade qui repose et qui élève l'âme. La vue est superbe. Des fleurs ! partout des fleurs à profusion qui se présentent à nos regards sous différentes formes. Ici, une étoile d'immortelles (qu'y a-t-il de plus beau que de se servir des fleurs pour imiter les étoiles ? Car ce sont bien les étoiles de la terre, ces fleurs que le bon Dieu met à la disposition de tous !) ; là, des touffes fleuries aux couleurs variées ; plus loin, des gerbes parfumées, des couronnes de myosotis, cette fleur du souvenir qui entr'ouvre ses jolis yeux bleus pour voir passer les amoureux : car, aimable lectrices, il en passe partout de ces couples dans le chemin de la vie.

Quoiqu'il soit du genre masculin, il est coquet, notre parterre, et il change de toilette une fois le mois.

Au printemps, les jonquilles, les narcisses et les tulipes, ces coupes merveilleuses remplies de la rosée du ciel. Au mois de mai, le seringa, le muguet, les pensées, puis le mois des roses : cette reine des fleurs au parfum exquis. Il y en a dix mille dans ce jardin superbe. Elles sont partout : au bord des pelouses, sous un fouillis de verdure, au bord du lac où elles se penchent pour se mirer.

Regardons ces cygnes gracieux qui passent battant des ailes ; et bien ! ce sont de vraies gondoles, tout comme à Venise, nous invitant à jouir d'une promenade unique en son genre.

En automne, c'est enchanteur : si les fleurs sont splendides, les arbres sont magnifiques, et leurs feuillages de toutes nuances forment un paysage charmant.

Après les fleurs, les feuilles, puis la neige qui couvre tout cela, ce changement de saisons est sublime. Aimons la nature dans sa toilette éclatante, "aimons-la au moment des adieux," comme le disait si bien Louis Veuillot.

Je souhaite à mes lecteurs de venir dans notre belle ville et juger, par eux-mêmes, de la beauté de notre jardin et des parcs publics qui forment une ceinture à l'Athènes du Nouveau-Monde.

Mme M.-L. BERGERON.

Il y a des esprits pour toutes les sottises et des sottises pour tous les esprits.—G.-M. VALTOUR.

La vertu fait la supériorité de l'homme. Elle est belle, calme le chagrin, sert le génie, la France, Dieu.—Abbé BOUTON.